
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/1 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.1.58810

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

prinzipielle Bereitschaft zu Neuerungen. Der Ansatz, den Staufer primär als Funktionsträger in einem weitreichenden Interaktionsgeflecht zu sehen, eröffnet interessante Einblicke in politische Vorgänge und diffizile Interessenlagen im Umfeld des Kaisers, ohne die Herrscherpersönlichkeit selbst zu vernachlässigen.

Ingrid BAUMGÄRTNER, Augsburg

Les petites villes en Lotharingie. Die kleinen Städte in Lotharingien. Actes des 6^{èmes} Journées lotharingiennes (25–27 octobre 1990), Luxembourg (Institut Grand-Ducal) 1992, 611 p. (Publications de la Section historique de l'Institut G.D., 108; Publications du CLUDEM, 4).

Le concept de ville a donné lieu depuis bien des années à des définitions, qui n'ont jamais donné pleine satisfaction aux historiens. La recherche des critères servant à définir le phénomène urbain, qui demeure exceptionnel dans un monde médiéval profondément ruralisé, n'en continue pas moins de séduire l'esprit de ceux qui aimeraient pouvoir s'accrocher à une vérité affirmée une fois pour toutes. Les historiens, qui se sont ainsi réunis à Luxembourg les 25–27 octobre 1990 pour présenter divers rapports sur les »petites« villes de Lotharingie, n'ont pas manqué de se heurter à cette difficulté, que ne résout pas G. Despy, malgré les analyses très fines auxquelles l'auteur s'est livré.

S'il est vrai que les conceptions pirenniennes n'ont plus cours, et de ce point de vue l'accord entre G. Despy, S. Lebecq et L. Genicot est parfait, il n'empêche que trouver des critères nouveaux ne va pas de soi. Etudiant les villes de la Sarre, H. W. Herrmann en met en avant quelques 18 pour s'interroger sur la manière d'y faire entrer les agglomérations dont il dresse la liste, et dont il fournit en appendice ceux qui lui paraissent correspondre aux cités du territoire lié au cours de la rivière, la Sarre. Tous ne se rencontrent pas à égalité dans les cités étudiées par l'auteur, mais selon leur pertinence, il est permis de les appliquer à telle ou telle agglomération pour affirmer qu'elle est une ville. Sans raffiner autant, les quatorze auteurs ne manquent cependant pas de s'interroger tous sur ce qui fait une »ville« et plus spécialement une »petite« ville, chacun fournissant plus ou moins sa propre réponse.

A quel moment faut-il parler d'une ville? Telle est la question sous-jacente à l'exposé de G. Despy, comme à ceux de S. Lebecq ou de C. L. Verbeck, et que L. Genicot reprend dans sa conclusion. Dans une région où il n'est pas possible de nier le legs romain, même s'il n'a pas eu la même influence qu'en d'autres régions occidentales, où le vocabulaire latin continue de s'imposer dans les documents, la question est loin d'être oiseuse. Cependant la période carolingienne a vu prospérer des »emporion«, qui n'ont pas eu, tous, la même pérennité. S. Lebecq peut ainsi parler d'un »temps des reclassements«, lorsqu'aux IX^e et X^e siècles se forme le réseau urbain propre à la période de l'essor des X^e–XIII^e siècles, considérée prioritairement comme base d'étude par les divers auteurs. Les *wiks* moins bien enracinés dans leur environnement disparaissent, le renouveau démographique et économique assure alors la stabilité nouvelle du réseau urbain, appelé à participer du mouvement propre à la »révolution commerciale« du Moyen Age.

Le territoire étudié, la Lotharingie, terme dérivé de l'empire carolingien, était assez vaste pour aller de l'embouchure du Rhin et de la Meuse au sud de la Lorraine française actuelle, et de la mer du Nord à la vallée rhénane. Chaque auteur s'est d'ailleurs efforcé de donner un ensemble cartographique aussi étendu que possible afin d'illustrer son propos, ce qui facilite grandement la lecture des diverses contributions. Il y avait là assurément une unité historique, à défaut d'une véritable unité géographique. Il est évident que la comparaison entre les zones de vallée et les zones accidentées: Vosges, massif de l'Eifel ne saurait apporter les mêmes réponses quant au développement de la vie urbaine. Dans l'ensemble, d'ailleurs, les diverses communications font largement place aux aspects géographiques, dégageant à l'occasion les sites privilégiés. L'action de l'homme pour aménager un cours d'eau comme la Meuse a été

bien soulignée par M. Suttor. Peut-être aurait-il été utile de présenter un rapport synthétique centré sur le réseau de communication pour qu'apparaissent mieux la localisation et les fonctions urbaines propres aux petits centres urbains étudiés.

Tous les auteurs sont loin d'avoir utilisé le même arc de temps pour leurs exposés. Certes la date-butoir de 1400 apparaît bien pour la majeure partie d'entre eux, mais il est des auteurs qui ont cru bon de se restreindre à une période plus courte: A. Girardot pour les villes neuves urbaines de Lorraine occidentale (1200–1350), K. Petry pour les trouvailles monétaires s'en tenant à 1300 et F. Irsigler situant son étude des foires et marchés du secteur Rhin-Moselle à la période X^e–XIII^e siècle. Certains auteurs ont bien senti que la date de 1350 marquait une certaine rupture, que ce soit F. Burgaard pour les agglomérations liées dans la vallée de la Moselle à l'archevêché de Trèves ou J. L. Fray pour son étude de St-Dié. Mais de ce point de vue manque ici une justification globale permettant de donner une unité mieux marquée sur le plan du temps historique entre toutes les contributions.

Espace et temps, deux concepts assurément fondamentaux pour les historiens, et L. Genicot n'a pas manqué d'y insister dans sa conclusion. Les historiens de Trèves, tel F. Irsigler, ont d'ailleurs depuis longtemps centré leurs études sur une notion qu'ils ont prise pour centre de leurs études urbaines: »Zentralität« (traduisons en français: centralité). Certains auteurs en ont fait usage dans leurs réflexions, non sans un certain bonheur, F. Burgaard pour les agglomérations mosellanes de la cité épiscopale tréviroise, J. L. Fray pour St-Dié du XI^e au milieu du XIV^e siècle ou M. Pauly pour les villes luxembourgeoises (son titre le dit bien: »Die luxemburgischen Städte in zentralörtlicher Perspektive«). Le concept de centralité se révèle fécond pour déterminer le rayonnement d'une cité, notamment sur les campagnes environnantes, mais pour très utile que se révèle ce concept, il ne saurait faire oublier qu'une cité appelle de la part de ceux qui l'habitent la conscience d'appartenir à un ensemble homogène, proprement distinct de son environnement.

Dans cette zone qui a été longtemps considérée comme l'espace-type où s'est développée et consolidée la société féodale, il n'est pas étonnant que le rôle des seigneurs ait été primordial pour l'émancipation urbaine, que ce soit dans le Brabant septentrional (R. van Uytven) ou dans la Lorraine française (J. L. Fray). Il est vrai que ces seigneurs sont autant laïcs qu'ecclésiastiques. Sans le chapitre et son influence sur le sol et les hommes, St-Dié n'aurait pu s'affirmer et les villes abbatiales de l'espace sudlotharingien (H. Trauffer) en sont un autre exemple. L'Eglise a eu sa part d'influence par ses évêques, ses monastères dans la fixation et le développement d'agglomérations urbaines dans un secteur où la propriété foncière ecclésiastique a toujours revêtu une grande importance. Autorités laïques et ecclésiastiques ne manquent pas d'ailleurs de tirer parti des conditions offertes par l'essor de marchés.

Y a-t-il eu d'ailleurs un véritable réseau de marchés locaux? M. Wensky a bien dégagé le rôle fondamental du marché pour l'essor des petites villes du nord du massif de l'Eifel. F. Irsigler s'est interrogé sur la cohérence d'un système de marché dans la région mosellane, mais il est porté à les relier à la civilisation agricole ambiante. A. Girardot a cru bon de souligner le rôle tenu par les corporations en tant qu'indice de vie urbaine, mais il avoue que bien des villes n'en ont connu le développement qu'aux XIV^e et XV^e siècles. Les facteurs économiques ont certes leur poids, par le marché, par la production industrielle, mais leur influence, pour prépondérante qu'elle ait pu être, ne saurait s'abstraire d'autres éléments liés notamment aux mentalités.

Car manque cruellement dans l'ensemble des 14 communications un appel à l'histoire des mentalités, comme apparaît très peu la société des »petites« villes du secteur lotharingien pris en examen, comme le souligne L. Genicot dans la conclusion. Beaucoup de ces exposés font référence aux institutions à travers les textes d'affranchissement, mais sans que soit précisée la composition des milieux à qui sont concédées les chartes de libertés. C'est sans doute là la faiblesse majeure de telles études, alors que la plupart des auteurs ont su trouver dans la géographie, l'économie les facteurs d'individualisation de la vie urbaine. Ces centres économiques, administratifs et politiques que sont les »petites« villes lotharingiennes apparaissent ainsi

trop souvent comme des entités plus que comme des organismes vivants, créations humaines et culturelles. C'est assurément un regret que bien des auteurs sont en état de combler.

Pierre RACINE, Strasbourg

Gilbert DAHAN (Hg.), Gersonide en son temps. Science et philosophie médiévales, Louvain-Paris (E. Peeters) 1991, 384 S. (Collections de la Revue des Études Juives, 11).

Anläßlich des 700sten Geburtstages des Levi ben Gerschom in Bagnols-sur-Cèze (1288–1344, Rabba, gen. Gersonides) veranstaltete die Équipe de Recherche »Nouvelle Gallia Judaica« in Paris ein Internationales Kolloquium mit zahlreichen Teilnehmern aus Frankreich, Israel, Kanada, Spanien und den U.S.A., deren Beiträge hier vorgelegt werden. Wie Charles TOUATI in seiner Einführung sagt, zeugen sie von einem universalen Geist, der sich in Philosophie, Theologie, Bibel- und Talmudexegese, Mathematik und Astronomie auszeichnete, dessen geistige Unabhängigkeit und Originalität die Frucht von jahrhundertlangen fieberhaften Aktivitäten im Süden Frankreichs war und den Einige sogar über Maimonides stellen. Touati beklagt die Defizite an Textausgaben des G., die für das bessere Verständnis seines Werkes unverzichtbar seien.

Die insgesamt 19 Beiträge werden fünf Themenbereichen zugeordnet: I. Gersonides in seiner Zeit (3), II. Bibelexegese und rabbinische Gelehrsamkeit (4), III. Philosophie (7), IV. Naturwissenschaft (3), V. Ausstrahlung (2).

I. Danièle IANCU-AGOU (Aix-en-Provence, frz., S. 9–31), Die jüdischen Gemeinden des Südens in der Zeit des G.: Orange und Avignon, beschreibt Entwicklung und Größe der Gemeinden, ihr inneres Leben, Gemeinderäte, berufliche Gliederung, Tätigkeit jüdischer Ärzte, Beziehungen zur christlichen Umwelt, Aufnahme jüdischer Flüchtlinge, literarische Produktion und geistige Aktivitäten. Joseph SHATZMILLER (Toronto, frz., S. 33–43), G. und die jüdische Gesellschaft seiner Zeit, sucht die Lebensdaten des G. in Orange, wo er 1339 als *magister Leo Iudeus*, doch schon seit 1322 als *magister Leo de Balneolis* bezeugt ist. 1321 sind für G. enge Kontakte mit christlichen Freunden nachzuweisen, für die er eine Ostertafel verfertigte, so wie er 1342 für den Höfling Philippe de Vitry ein musiktheoretisches Werk schrieb. Seit der Mitte der 30er Jahre war G. am päpstlichen Hof tätig, vielleicht als Arzt. Anne-Marie WEIL (Lyon, frz., S. 45–59), Levi ben Gerschom und seine Privatbibliothek, stellt zwei vor einigen Jahren entdeckte Bücherverzeichnisse des G. vor. Das erste enthält mit 167 Werken wohl die ganze Bibliothek, während auf der Rückseite 32 besonders wichtige Bücher aufgelistet sind, die G. zeitweilig ausgelagert hatte. W. folgert aus bestimmten Angaben, daß er die Bücher aus Furcht vor möglichem Verlust um 1333 in Sicherheit brachte und die meisten um 1337 zurückerhielt.

II. Seymour FELDMAN (New Brunswick, N.J., engl., S. 61–80), Die Weisheit Salomons in der Deutung des G. Gegenüber talmudischen Aussagen kommt G. zu dem Ergebnis, daß der »Prediger« eine Jugendarbeit, das »Hohe Lied« dagegen ein reifes Alterswerk sei. In letzterem sieht er, einem Ansatz R. Akibas folgend, in Wirklichkeit eine symbolische Darstellung der Natur des Wissens. Wie Aristoteles setze Salomon die drei theoretischen Wissenschaften Physik, Mathematik und Metaphysik voneinander ab, letztere erreiche die höchste Stufe des Erkenntnisprozesses, wobei der Liebhaber den tätigen Verstand (*Intellectus agens*) versinnbildliche, jedoch in Wirklichkeit von Gott inspiriert sei. Menachem KELLNER (Haifa, engl., S. 81–107), Für wen und warum wurde des G. Kommentar zum »Hohen Lied« geschrieben? In seinem zweiten Kommentar nach dem zu Hiob möchte G. im Gegensatz zu frühen rabbinischen Midraschim den Text wirklich erklären. Hauptthema des »Hohen Liedes«, das wegen seiner nur für Auserwählte verständlichen Bedeutung in die Bibel aufgenommen wurde, sei die Überwindung von Hindernissen in der Erkenntnis, die auf moralischer Unvollkommenheit beruhten, ferner die Darstellung der Grundwissenschaften Mathematik, Physik und Metaphy-